

Jérôme
Ferrari

Un dieu
un animal

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un jeune homme a pris la décision de quitter son village natal pour aller, revêtu du treillis des mercenaires, à la rencontre du désert qu'investirent tant d'armées, sous des uniformes divers, après le 11 septembre 2001. De retour du *checkpoint* où la mort n'a pas voulu de lui, ce survivant dévasté est condamné à affronter parmi les siens une nouvelle forme d'exil. Il se met alors en demeure de retrouver la jeune fille de ses rêves d'adolescent, mais cette dernière semble avoir disparu sous les traits d'une jeune femme désormais vouée corps et âme à son entreprise...

Requiem pour une civilisation contemporaine médusée par les sombres mirages de la guerre comme par la violence inouïe de l'horreur économique, cérémonie cruelle et profane qu'illumine l'ardente invocation d'un improbable salut, *Un dieu un animal* retentit des échos du chant bouleversant que fait entendre une humanité crucifiée sur l'autel de la dépossession.

“DOMAINE FRANÇAIS”

JÉRÔME FERRARI

Né à Paris en 1968, Jérôme Ferrari, après avoir été, durant quatre ans, professeur de philosophie au lycée international d'Alger, vit actuellement en Corse où il enseigne depuis 2007.

DU MÊME AUTEUR

VARIÉTÉS DE LA MORT, Albiana, 2001.

ALEPH ZÉRO, Albiana, 2002.

DANS LE SECRET, Actes Sud, 2007.

BALCO ATLANTICO, Actes Sud, 2008.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00409-5

JÉRÔME FERRARI

Un dieu
un animal

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

à Ryad Girod

*Nul éloignement pour moi après Ton
éloignement
Depuis que j'eus la certitude que proche
et loin sont un
Car même dans l'abandon l'abandon
m'accompagne
Et comment peut-il y avoir abandon
quand l'amour fait exister ?
Grâce à Toi ! Tu guides dans la par-
faite pureté
Un adorateur pur qui ne se prosterne
que pour Toi*

HUSSEIN IBN MANSÛR EL-HALLÂJ

Bien sûr, les choses tournent mal, pourtant, tu serais parti et, quand l'étreinte du monde serait devenue trop puissante, tu serais rentré chez toi. Mais ça ne s'est pas passé comme ça, car les choses tournent mal à leur manière mystérieuse et cruelle de choses et font se briser contre elles toutes les illusions de lucidité. Tu es parti, le monde ne t'a pas étreint et, quand tu es rentré, il n'y avait plus de chez toi. Il y avait tes parents, ta maison et ton village et ce n'était miraculeusement plus chez toi. Ta mère t'a embrassé avec son amour silencieux, et puis ton père, et tu as retrouvé leur odeur, l'odeur qui avait été celle de tes grands-parents, de tous tes ancêtres sans visage, et dont tu avais si peur qu'elle devienne un jour la tienne, cette odeur humide et douceâtre de savon de Marseille, de feu de bois, de transpiration froide, d'eau de Cologne et de chair fatiguée que les douches quotidiennes et les frottements du gant de crin ne parvenaient même

plus à atténuer et qui imprégnait toute la maison depuis si longtemps, l'odeur de la vieillesse et de la mort, de tout ce qui est joué d'avance. Mais elle ne te faisait plus peur parce que ce n'était plus chez toi. Et le jour où ton tour viendrait, après avoir rôdé autour de toi, elle finirait par s'éteindre d'elle-même, parce qu'elle ne t'aurait pas reconnu et qu'elle n'aurait trouvé personne pour accomplir la loi de sa transmission. Quand ta mère t'a demandé comment tu allais en caressant ton bras blessé, tu as doucement écarté sa main et, pour la première fois depuis si longtemps, tu as pu la serrer contre toi et la rassurer et respirer ses cheveux sans frémir de dégoût, comme si ce n'était plus ta mère mais simplement une vieille femme étrangère qui méritait ta compassion. Maintenant, tu marches dans le village et tu te rappelles combien tu as été désespéré de le trouver si semblable à lui-même la dernière fois que tu es revenu et il est encore resté si étonnamment semblable – mais ce n'est plus chez toi. Tu passes devant la maison de Jean-Do et le père de Jean-Do est sur la terrasse, malgré le froid, il fume, il regarde, par-dessus la vallée brumeuse, le soleil se coucher sur la mer et il ne tourne pas la tête vers toi, tu penses qu'il ne t'a pas vu et tu t'approches tout près de lui en appelant doucement, monsieur de Peretti, monsieur de Peretti, mais il ne tourne pas la tête et il dit, en regardant droit devant

lui, je ne t'en veux pas, je ne te souhaite pas de mal, mon fils n'en a toujours fait qu'à sa tête, c'était comme ça depuis qu'il était tout petit, ce n'est la faute de personne, mais maintenant je préfère penser que toi aussi tu es mort avec lui, il est juste que tu le saches et c'est pour ça que je te parle maintenant mais je ne te parlerai plus jamais et je ne veux rien entendre de toi et je ne veux plus te voir. Pour respecter son souhait, tu t'éloignes sans bruit comme s'éloignerait un mort et tu continues à marcher dans le crépuscule. Tu entends le tintement d'une clochette qui s'approche et un chien de sanglier pose sur toi ses grands yeux apeurés et remue la queue et courbe l'échine en te croisant. Tu marches longtemps sans voir personne d'autre. Tu t'assois sur un muret de pierre. Il fait nuit. Tu regardes les maisons massives, les volets clos sur des chambres glacées, les rares lumières allumées à des fenêtres sans joie. La clochette tinte timidement dans la nuit et le chien réapparaît. Il tourne en rond un moment, en clignant des yeux avec méfiance, et puis il s'approche en tremblant parce qu'il a peur d'être battu. Quand tu le caresses, il pousse un gémissement aigu et il se couche devant toi et te lèche la main.

Il y a longtemps, souviens-toi, quand c'était encore chez toi, tu te plaignais de ce que le village était un désert. Mais tu avais tort. Un désert, ce n'est pas ça. Tu sais, il y eut une époque où les hommes partaient dans

le désert à la recherche de Dieu. Ils y mangeaient des racines amères qui les faisaient souffrir de la soif en échange de visions dérisoires, et ils parlaient à haute voix devant les dunes de sable et tentaient d'apprivoiser les scorpions et ils pleuraient de solitude parce que aucun démon ne venait les tenter pour éprouver leur amour et leur foi inutiles et ils ne trouvaient pas Dieu, ils ne trouvaient que la béance de leur âme et Dieu était la béance de leur âme. Peut-être ai-je été l'un d'eux, je ne m'en souviens plus, mais je sais ce qu'est un désert, et ce n'est pas ça, le silence et l'ennui ne suffisent pas. Personne ne viendrait chercher Dieu ici, dans ce cimetière. Et, un jour, tu l'as compris. Tu étais accablé de chaleur, à l'entrée de la zone verte, au *checkpoint*, en sueur sous ton gilet pare-balles, avec Jean-Do et le Serbe, quelques semaines avant que n'explode la voiture de votre supplice, peut-être à l'endroit même où Ibn Mansûr el-Hallâj, éperdu d'amour sur sa croix, les mains et les pieds coupés, avait fini par trouver Dieu. Mais tu ne t'intéressais pas au sang ancien des martyrs. Tu attendais les enfants. Ils venaient depuis quelques jours, ils vous regardaient, ils vous lançaient des petits cailloux et des insultes en arabe qui les faisaient rire. La veille, tu t'étais procuré des chewing-gums. Quand les enfants sont arrivés, tu les leur as montrés. Tu as attendu un moment et tu leur as fait signe de venir.

D'abord, ils n'ont pas bougé mais, finalement, l'un d'eux s'est approché. C'était un petit garçon bouclé, fin et plein de grâce, avec des yeux clairs. Il avait peut-être huit ou neuf ans. Tu lui as tendu un chewing-gum et il l'a mis dans sa bouche et s'est mis à mâcher. Tu lui as demandé son nom, tu as répété plusieurs fois *Ismak ? Ismak ?* et il a mâché son chewing-gum en riant. Tu lui en as tendu un deuxième, et puis un troisième, et l'homme est arrivé. Il a mis une gifle à l'enfant et l'a forcé à ouvrir la bouche et à cracher le chewing-gum et il a jeté les deux autres par terre. Il a forcé l'enfant à le regarder et il a crié et l'a encore giflé. Tu as pensé que c'était son père et qu'il ne fallait rien dire parce que ça pourrait l'énerver encore plus de te voir prendre la défense de son fils. Jean-Do a fait un pas en avant mais tu lui as dit, reste où tu es, ferme ta grande gueule, pour une fois, ferme-la. L'homme a attrapé le petit garçon par le col et s'est éloigné du *checkpoint* en le forçant à marcher devant lui et il l'a poussé et le petit garçon a fait un bond en avant et il a failli perdre l'équilibre et l'homme l'a poussé encore plus fort, le petit garçon a trébuché et il a battu l'air de ses bras mais il est resté debout, et l'homme l'a poussé une dernière fois et le petit garçon est tombé à plat ventre sur le trottoir poussiéreux. Il était si léger que sa chute n'a fait aucun bruit. L'homme l'a regardé un instant et, à ce moment-là, tu en es sûr, il

n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait faire, pas la moindre, mais il a vu les jambes qui dépassaient du rebord du trottoir et ce fut comme si tu avais été présent dans son propre esprit, rappelle-toi, comme si tu avais eu le temps, sans pouvoir rien y faire, de voir ses idées germer, et croître, et devenir des actes, avant même qu'il ait conscience d'y avoir seulement pensé, et tu serais prêt à jurer que, quand il a abattu son talon d'un coup sec, en pesant de tout son poids, sur la petite jambe et que tu as entendu le craquement de l'os et le hurlement de l'enfant, tu l'avais déjà mis en joue. L'homme a levé les yeux vers ton fusil braqué, et il t'a regardé bien en face avec le regard hideux de la vérité et, à nouveau, il a levé son talon et brisé l'autre jambe. Jean-Do criait, tue-moi cette saloperie, cet enculé, tue-le et le Serbe criait, ne déconne pas, ne tire pas, ne déconne pas et tu restais immobile, envoûté par le regard de cet homme et tu savais que tu ne tirerais pas. Il ne te défiait pas, il n'avait pas peur de la mort, il n'avait pas peur de toi. Il était si parfaitement emplis de haine et d'amour qu'il n'y avait plus de place en lui pour quoi que ce soit d'autre et il te regardait depuis un monde perdu au-delà du châtement et du jugement où ton désir de le punir ne pourrait jamais l'atteindre. Il ne t'a pas regardé longtemps, il s'est accroupi près de l'enfant, comme si toi et ton fusil n'aviez jamais existé, il lui a caressé les cheveux et

l'a pris dans ses bras, il lui a posé un baiser sur le front et l'a emmené loin de toi, en murmurant peut-être à son oreille des mots de consolation.

Le soir, au bar de l'hôtel, tu as dit à Conti, que tu ne pouvais toujours pas appeler autrement que mon adjudant, bien que vous serviez désormais dans une armée sans grade et sans drapeau, ça va être un désastre, ici, mon adjudant, une défaite épouvantable, nous allons nous faire massacrer, il n'y aura rien à faire. Il a fait apporter une bouteille de whisky et un seul verre, il t'a servi à boire et il a dit, certains pensent qu'ils sont venus pour l'argent, d'autres doivent inventer chaque jour la raison pour laquelle ils sont ici, mais, toi et moi, nous savons la vérité depuis le début, nous n'avons pas besoin de nous raconter de conneries, nous ne mentons pas, nous sommes venus pour la guerre, la seule raison valable, la guerre, ces histoires de défaite et de victoire ne nous intéressent pas, laisse ça aux Arabes, laisse ça aux Américains, tu vau mieux que ça, et tu as acquiescé mais tu t'es dit qu'il commençait à t'emmerder avec sa philosophie nazie. Tu as eu peur de finir par le mépriser pour les mêmes raisons qui l'avaient toujours rendu admirable à tes yeux et tu ignorais que tu n'en aurais pas le temps. Tu as acquiescé et tu n'as rien dit, tu n'as pas dit, vous aussi, vous mentez, mon adjudant, la défaite vous intéresse beaucoup plus que les

Arabes et les Américains, la défaite vous fascine, c'est pour ça que vous aimez la guerre, et vous trouvez la victoire vulgaire, c'est votre genre de noblesse, vous avez toujours regretté d'être né trop tard pour sauter sur Diên Biên Phu ou pour vous faire massacrer aux Thermopyles ou pour qu'un soudard anglais soulève votre heaume de chevalier du bout de sa pique et vous saigne comme un porc sur le champ d'Azincourt, et maintenant vous êtes heureux d'être ici, vous êtes heureux que l'histoire vous donne enfin l'occasion de prendre la branlée dont vous avez toujours rêvé, tu es resté silencieux et tu as continué à acquiescer à tout ce qu'il disait jusqu'à ce qu'il te laisse tout seul avec la bouteille de whisky. Avant que l'ivresse ne défigure tes nostalgies, il t'a semblé que rien ne te ferait plus plaisir que de retrouver ce village que tu avais si souvent voulu fuir. Tu as voulu rentrer chez toi retrouver quelque chose que tu avais peut-être déjà perdu à ce moment-là, perdu pour toujours. Et tu as continué à boire et les choses furent soudain terriblement claires, tu as mesuré l'ampleur vertigineuse de la défaite à venir, et ton impuissance, et tu t'es dit que, si tu faisais preuve d'un minimum de courage et de compassion, tu devrais effectivement rentrer chez toi, sans faire de bruit, quand tout le monde dormirait, et mettre une balle dans la nuque de ta mère, et une balle dans la nuque de ton père, et passer de maison en

maison, et t'armer de courage et d'amour pour tuer les vieillards, et égorger les nourrissons dans leur berceau, et leurs parents dans la tiédeur du lit conjugal, et tous les enfants un par un, et transpercer le cœur battant des jeunes filles avec leurs rêves imbéciles. Et tu pouvais t'imaginer debout, prophète et rédempteur, les bras écartés dans la nuit, couvert de sang au milieu des maisons que tu avais transformées en caveaux, attendant que le soleil éclaire ton œuvre et brille pour te remercier d'avoir enfin permis à ton village d'accomplir sa vocation de cimetière. Mais tu n'as plus ni courage ni compassion. Tu as abandonné le monde à l'ennui de sa mort lente. Le soleil ne brille pas et tu es seul dans la nuit d'hiver, dans ce cimetière que tu as longtemps pris pour un désert, avec un chien à tes pieds, qui te suit quand tu te lèves pour rentrer dormir.

Tous les fantômes immuables de ton passé sont là, comme ils l'ont toujours été, mais c'est seulement maintenant qu'on t'a arraché à eux que tu peux les voir tous et les reconnaître. Des enfants attendent le bus scolaire dans un brouillard glacial et tu es parmi eux. Dans la sacristie, la leçon de catéchisme vient de s'achever et le prêtre vous demande de dire une parole de paix à l'oreille de vos camarades avant de vous séparer, et tu murmures gravement, à chacun d'eux, va dans la paix du Christ, Dieu te bénisse, et Jean-Do se penche vers toi, avec

un air recueilli de chérubin, et te dit, gros pédé, et tu éclates de rire, tu te fais gronder et le prêtre te dit que tu ne serviras pas la messe le dimanche suivant. Plus tard, vous fumez des cigarettes tous les deux, tout en haut du clocher, vous regardez le golfe et vous imaginez ce que vous ferez quand vous serez grands et que vous serez partis. Avant, c'était douloureux de penser à tout ça. Aujourd'hui, le village est parsemé des morceaux de l'enfance de quelqu'un d'autre. Sous les arches immenses de la fontaine, c'est à jamais le mois d'août, et tu es encore en train d'embrasser Magali Bielski et de remonter ta main le long de sa cuisse. Elle venait passer tous les étés au village avec ses parents, dans la maison de famille de sa mère. Quand vous étiez petits, tu la détestais. Un jour, elle pouvait avoir cinq ou six ans, sa mère lui avait acheté un petit sac à main, cousu de perles roses, qu'elle portait avec beaucoup de fierté. Tu le lui avais pris et tu l'avais jeté dans les ronces. Tu te rappelles bien combien tu avais été content de la voir pleurer, et aussi la raclée mémorable que t'avait collée ton père. Jean-Do lui jetait au visage des lézards carbonisés par ses soins pour la faire hurler. Cette année-là, elle eut quatorze ans et toi aussi, et il n'était plus question de cruauté enfantine et d'animaux suppliciés. Tous les jours, vous passiez une heure à vous embrasser sous les arches de la fontaine quand elle rentrait de la plage.

loin d'elle, là où jamais elle ne pourra te rejoindre, des mouches bourdonnent dans les rayons du soleil voilé, tu ne peux pas fermer les yeux et, depuis les profondeurs misérables de ton âme d'homme, tu ressens soudain une immense pitié pour la puissance de Dieu et son amour sans langage, sans pudeur ni merci, et tu demandes sans cesse, comment ferait-il ? comment pourrait-il faire ? et tu vois ce qui ressemble maintenant à la couche dévastée d'une noce bestiale, tu t'endors un instant, tu te réveilles en cherchant la main de Magali qui n'a pas lâché la tienne et tu es renvoyé dans la poussière et dans le sang, mais tout a changé et tu ne vois plus devant toi que la glaise primordiale dont Dieu façonne la multitude des êtres et des mondes qu'il tire du néant et renvoie, sans fin, au néant, tu entends la voix du martyr qui a connu l'amour de Dieu et supplie, tuez-moi ! et tu comprends sa prière et tu cesses d'avoir peur car personne ne sera épargné. Dans l'obscurité, tu cherches le regard de Magali, tu touches ses lèvres et tu murmures, comment pourrait-il faire ? s'il nous épargnait, comment ferait-il ?

Comment nous dirait-il son amour ?

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.